

“ binaisons plus ou moins vastes, plus ou moins spé-  
 “ cieuses, mais qui ne se fondent point comme ses  
 “ premiers travaux sur l'état positif, les intérêts com-  
 “ muns, les vœux déterminés de la société ; il s'épu-  
 “ se en combinaisons lointaines et arbitraires ; il veut  
 “ étendre indéfiniment son action ; posséder l'avenir  
 “ comme il a possédé le présent.

“ Ici commencent l'égoïsme et le rêve ; pendant  
 “ quelque temps et sur la foi de ce qu'il a fait déjà,  
 “ on suit le grand homme dans sa nouvelle carrière ;  
 “ on croit en lui, on lui obéit ; on se prête à ses fau-  
 “ taisies que ses flatteurs et ses dupes admirent même  
 “ et vantent comme ses plus sublimes conceptions.  
 “ Cependant, le public, qui ne saurait demeurer long-  
 “ temps hors du vrai, s'aperçoit bientôt qu'on l'entraî-  
 “ ne où il n'a nulle envie d'aller, qu'on l'abuse et qu'on  
 “ abuse de lui. Tout à l'heure, le grand homme  
 “ avait mis sa haute intelligence, sa puissante volonté  
 “ au service de la pensée générale, du vœu commun ;  
 “ maintenant il veut employer la force publique au  
 “ service de sa pensée, de ses désirs. Lui seul sait  
 “ ce qu'il veut, et lui seul veut ce qu'il fait. On s'en  
 “ inquiète d'abord, bientôt on s'en lasse ; on le suit  
 “ quelque temps, mollement et à contre-cœur ; puis  
 “ on se récrie, on se plaint, puis enfin on se sépare ;  
 “ le grand homme reste seul et tombe ; et tout ce qu'il  
 “ avait pensé et voulu seul, tout cela tombe avec lui.”

Ce portrait si complet et si instructif est appliqué à Napoléon 1er qui avait d'abord si bien compris et si bien servi les intérêts et les besoins de son temps, qui les avait compris mieux que tout autre et su mieux que tout autre s'emparer des forces sociales pour les faire marcher à ce but—mais qui n'a pas su borner son activité dévorante, et a été ensevelir la gloire et le succès de ses premiers triomphes dans des plans arbitraires, gigantesques, fruits de son imagination, et où la France, ne voyant rien de conforme à ses besoins et à sa destinée, refusa enfin de le suivre.

Mais pourquoi l'histoire est-elle écrite ? si ce n'est afin que le passé serve de leçon au présent et de sauvegarde pour l'avenir. *Faxit Deus.*

Les derniers journaux nous ont apporté des détails intéressants ; les volontaires continuaient à arriver en grand nombre à Rome ; 4,000 Irlandais étaient déjà organisés en régiments et d'autres centaines rejoignaient tous les jours ; les souscriptions fournissaient des sommes assez abondantes, et l'emprunt pontifical semblait avoir toute chance d'être promptement couvert en France.

Le général de la Moricière continuait à prendre les dispositions les plus avantageuses ; enfin le général de Goyon avait accompagné le Souverain Pontife à Civita Vecchia, pour lui faire visiter les fortifications nouvelles, exécutées sur les plans et sous la conduite des officiers français. Le St. Père, accueilli avec enthousiasme par toute la population, avait été tout ému de ces marques d'affection, si précieuses et si significatives dans un pareil moment. Naples est plus tran-

quille, et les concessions ont réellement produit des effets satisfaisants, tandis que Garibaldi ne peut trouver d'argent et que son expédition rencontre les embarras les plus graves.

Quelle sera donc l'issue de tout ceci et qu'est-ce que les jours qui suivent vont nous faire contempler ? Voilà ce qui nous est impossible de prévoir et de discerner ?

Pour que les Etats Pontificaux fussent respectés et que le Souverain Pontife fût efficacement protégé, il faudrait qu'un des Etats voisins fût entièrement opposé à l'unité complète de l'Italie et tint fortement à ce que l'indépendance des différentes nationalités fût conservée. Il faudrait que cet Etat, tout-puissant par les armes en Europe, vît les plus grands dangers pour son avenir à ce que l'on constituât à ses portes un grand royaume, disposant de ressources immenses, et qui pourrait, à un moment donné, s'unir à d'autres puissances ennemies ; il faudrait enfin que cet Etat conservât, dans sa mémoire, le souvenir de grandes coalitions, sous l'effort desquelles il lui aurait enfin fallu succomber malgré des prodiges de génie, de courage, de dévouement et d'héroïsme. Voilà ce qu'il faudrait ; mais n'est-ce pas ce que la Providence a démontré par les faits les plus imposants à la nation française, dans des années qui ne sont pas encore bien éloignées de nous, et dans le commencement même du siècle actuel.

En même temps que nous recevions ces dernières nouvelles, nous lisions des détails sur la vie et les travaux de M. Desgenettes, le saint et admirable curé de N.-D.-des-Victoires. Cinq ou six biographies ont été publiées sur lui et elles ont été enlevées en quelques jours ; nous avons vu celle M. Aubineau, l'écrivain distingué du *Monde*.

Que d'enseignements dans ces pages, que de preuves touchantes de la Miséricorde de la Providence, en ces dernières années, et de l'intervention de la très-sainte Vierge pour ceux qui recourent à elle. M. Aubineau nous dit, dans le récit le plus touchant, quels ont été les commencements de l'Archiconfrérie.

M. Desgenettes envoyé à la paroisse de N.-D.-des-Victoires, put bientôt comprendre quelles en étaient les misères ; à la première grand'messe qu'il célébra dans son église, il ne vit, outre les chantres et les bedauds, que QUATRE PERSONNES dans la nef. QUATRE PERSONNES ! et cela dans une paroisse de trente mille âmes ! Le soir, à vêpres il était seul. Il pria, gémit devant le Seigneur, chercha par mille moyens extérieurs à attirer les fidèles ; au bout de quatre ans, il était aussi avancé qu'au commencement. Désolé, découragé, doutant de lui-même et de ce qu'il pourrait jamais entreprendre, il n'avait pas d'autre pensée que d'aller se jeter aux pieds de l'Archevêque et lui remettre une paroisse où il se sentait si complètement nul et si impuissant.

Il roulait particulièrement cette pensée dans son esprit, le 11 décembre 1836, en célébrant la Stc. Messe,